

ANNE ARMAND

Fragment rural



Anne Armand

Fragment rural

© Anne Armand, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5337-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Bénédicte et Jean-Pierre étudiaient les nouveaux plans d'aménagement de la ferme, destinés à l'accueil des étudiants. La grange, côté sud, autrefois réservée aux clients, acheteurs de viande et de quelques produits locaux devrait se transformer bientôt en petits logements pour des étudiants, selon les critères établis par l'organisme « Campus vert ».

Catherine, elle, dévisageait le vieil homme, en surveillant de son regard ses tentatives de déplacement, du lit au fauteuil et du fauteuil jusqu'à la chaise de la cuisine. Elle apercevait chaque jour les petits détails significatifs de l'évolution de la maladie. Le pauvre Lucien entamait déjà sa course contre le temps, la tête et le corps déclinant inexorablement de façon délétère. Lui, l'ancien agriculteur, après avoir perdu sa femme, abandonné malgré lui les travaux des champs et les responsabilités agraires, se perdait déjà dans l'histoire de la ferme. Catherine espérait que son travail d'auxiliaire de vie à domicile convenait à l'ensemble de la famille qui vivait à la ferme, craignant que son diplôme fraîchement acquis ne fasse naître un doute à propos de ses compétences.

Le chien, quant à lui, toisait le lapin à travers le champ, prêt à se lancer à sa poursuite, histoire de jouer un tantinet soit peu, tandis que quelque part, vers l'aérodrome, la buse des prairies épiait du ciel leur course poursuite, indifférente au dénouement de cette histoire.

Marie, elle, contemplait par la fenêtre de sa chambre, les yeux inquiets, le spectacle des engins de travaux : grues, bulldozers, pelles mécaniques hydrauliques, niveleuses, camions de chantiers. Les petits hommes actionnaient les mécaniques pour la transformation des champs en zone d'aménagement industriel. Derrière les élévations et les tranchées, les bâtiments du site aéronautique étaient visibles jusqu'au grand rond-point jouxtant l'aérodrome.

Il restait Éric, le jardinier, imperturbable dans ses allées et venues à travers le petit espace de terrain dont il était responsable de l'entretien. Il contemplait, en cette fin de journée, la pelouse qu'il venait de tondre et considérait les haies, plus précisément celle qui peinait à se reconstruire dans son ensemble, tant les passages journaliers du chien de la maison, à force de se frotter contre elle, en

entravaient le plein épanouissement. En tant que professionnel des jardins, cet état de fait avait contraint Éric à inventer une nouvelle coupe harmonieuse pour sauver le feuillage de sa misérable posture.

La taupe était là, heureuse et sédentaire dans ce jardin de Seine-et-Marne, continuant son travail acharné de construction de galeries souterraines, créant ainsi des monticules de terre fraîche. Il lui restait plusieurs mois avant d'entamer sa descente profonde dans les entrailles de la terre, bien à l'abri pour la saison froide.

Sur un bout de champ restant, au sud de l'étendue des terrains séparant le petit village, un tracteur entamait quelques allers et retours, creusant ainsi des sillons, action préalable et indispensable au semis des céréales. Au Nord, tous distinguaient le flot de voitures empruntant l'autoroute et constataient un ralentissement de celles-ci au relais de péage. Le bruit des moteurs se faisait entendre, ralentissements et accélérations, il n'était pas rare que quelques coups de frein ou de klaxon s'ajoutent aux nuisances sonores.

II

Bénédicte s'inquiétait pour son beau-père. Hier, au moment du dîner, en franchissant la porte de la cuisine, elle avait trouvé un vieil homme attablé devant le petit écran de sa télé, avalant sa soupe maladroitement. La jeune femme semblait désemparée face à l'évolution de la maladie de Parkinson chez Lucien.

L'exécution de ses gestes était lente et avait perdu de sa spontanéité. La cuillère à soupe dansait dangereusement au bout de ses doigts et de ses dents, ou plutôt de son dentier.

Bénédicte se figea un instant pour réaliser la vision qui s'affichait devant ses yeux, ces derniers étaient légèrement rétrécis par le soleil qui pénétrait de l'extérieur. À dix-neuf heures le soir, en cette période estivale, seul le soleil couchant annonçait une des prémices de la fin de journée.

Dans l'assiette de potage que son beau-père était en train d'avaler à coup de cuillerées maladroites, flottaient çà et là des morceaux de bouchon de liège, certainement récupérés dans une boîte au fin fond de la cuisine. Bénédicte constata donc que le liquide de la soupe de poireaux et de pommes de terre qu'elle avait elle-même préparée à partir des légumes de son potager avait été agrémenté de petits morceaux supplémentaires... Les fragments de liège se déplaçaient çà et là au gré de la cuillère, actionnée par le vieux monsieur. Un véritable petit ballet de danse. La situation aurait été presque harmonieuse à voir, pensa Bénédicte, si ce n'est que son beau-père semblait ne plus établir de différence entre les aliments comestibles et les objets destinés à être utilisés pour tout autre chose.

Tout ceci n'était pas approprié à la situation et elle ressentit une profonde tristesse quant à l'avenir qui se préparait pour son beau-père.

Comment concilier le travail à la ferme et la surveillance du vieux monsieur ?

Que pouvait-elle dire à Jean-Pierre sur la situation de son père ?

Jusqu'ici, chacun vivait chez soi, à la ferme, mais la famille pouvait garder encore son rythme quotidien, Bénédicte pouvait s'occuper de ses deux filles et

Lucien vaquait à ses occupations dans sa maison jouxtant la sienne.

Elle entreprit de se lancer dans une conversation.

« — Bonsoir, vous avez commencé votre repas. La soupe est-elle assez chaude pour vous ?

— Eh bien, justement, je ne la trouve pas à mon goût ce soir. Pourrais-tu y jeter un coup d'œil ?

— Oui bien sûr ! ... Laissez- moi faire, ce ne sera pas bien long. »

Tandis que son beau-père, le visage légèrement figé, posait son regard sur l'écran de la vieille télévision poussiéreuse, Bénédicte entreprit discrètement de transvaser l'assiette de soupe dans l'évier de la cuisine tout en ramassant un par un les morceaux de bouchon qui s'entassaient dans le trou d'évacuation. Elle reprit subrepticement le fond de soupe qui restait dans la casserole pour le réchauffer sur la cuisinière. À ce moment précis, elle se sentit comme une voleuse dans cette situation mais elle cherchait avant tout comment sortir de cette histoire qui n'annonçait rien de bon.

Le neurologue lui avait expliqué, peu de temps auparavant, faisant suite à une consultation spécialisée à l'hôpital, que la maladie de Parkinson se caractérisait par la disparition des neurones qui fabriquent la dopamine. Or, sans dopamine, il n'existait aucun neurotransmetteur pour réguler les mouvements de la personne atteinte de cette pathologie. La substance qui servait de guide au cerveau n'existait plus. Voilà ce que la belle-fille avait interprété du discours du médecin.

Bénédicte avait assisté à un début de signes révélateurs comme des douleurs rhumatismales, une voix qui avait perdu de son intensité, l'immobilité de son visage : tout concordait à propos des explications données par le médecin lors de la consultation. Ce que la belle-fille connaissait de la maladie de Parkinson, c'était l'absence de traitement pour une guérison possible et rien n'était plus anxiogène et plus triste que cette perspective d'évolution des symptômes, sans réel retour possible à une vie d'autrefois. Son beau-père était voué à l'échec concernant son autonomie de vie, en lien avec des gestes quotidiens pour assurer ses besoins simples et fondamentaux de l'existence humaine.

Aussi se rendait-elle compte à ce jour d'une façon plus profonde, que chaque

être sur terre vieillissait et était inévitablement propulsé vers une réalité peu réjouissante. Chacun était amené à une dépendance certaine vis-à-vis des autres.

« Bon sang ! » se disait-elle, un homme qui a travaillé toute sa vie au rythme des saisons pour faire fructifier ses champs, devenu veuf à l'âge de cinquante ans, comptant et encourageant son seul fils à reprendre l'exploitation, malgré un avenir incertain dans le contexte de l'agriculture, et voilà qu'aujourd'hui, nous sommes seuls pour pouvoir le maintenir en vie à la ferme.

Il lui fallait donc réfléchir à une nouvelle organisation, parler avec son mari à propos des différentes possibilités à envisager. Le médecin généraliste, une femme humaine et compréhensive, lui avait parlé de services d'aide à domicile existant sur le secteur et intervenant pour son village.

Encore fallait-il évaluer les besoins réels au quotidien de son beau-père. Sur quels aspects de sa vie cette éventuelle aide à domicile pourrait-elle agir ? Pourrait-on faire confiance à cette personne qui viendrait à la ferme ? Et combien leur coûterait cette affaire ?

La retraite de Lucien n'était pas bien élevée. Bénédicte avait découvert sur un relevé de compte de la banque, le montant versé sur la base des cotisations MSA, tout ceci n'était pas fameux...

Le médecin généraliste lui avait également parlé d'une sorte d'allocation, avec un dossier à remplir auprès du département.

Bénédicte essayait de se souvenir du sigle et de sa signification : APO ? API ?

Incapable de retrouver sa trace grâce à sa sonorité, elle essaya à nouveau en le décomposant.

« Allocation. Ça, c'est sûr ! mais après... personnelle ? non... personnalisée ! Voilà, et enfin la dernière lettre, un A ! Oui un A, comme autonomie. ALLOCATION PERSONNE AUTONOME.

Il faudrait qu'elle s'en souvienne, la pauvre, elle n'était pas douée pour retenir ce genre de vocabulaire.

Bénédicte avait néanmoins un état d'esprit toujours positif. C'est pourquoi, en sortant pour rentrer chez elle et préparer le repas pour sa famille, elle pensa qu'elle trouverait bien une solution et que son beau-père pourrait continuer de

vivre à la ferme, chez lui, là où il avait toujours respiré et sans être gêné, tout en conservant une sécurité relative, sans se mettre en danger. Il pourrait aisément profiter de ses petites-filles, elles l'abreuyaient fréquemment de paroles et de gestes tendres et faisaient résonner leurs rires dans la cour de la ferme lorsqu'elles étaient en sa présence. Elles lui posaient des questions incessantes et ceci à tout propos. Le grand-père ne paraissait nullement embarrassé pour leur répondre. Certes, la maladie de Parkinson entamait son œuvre de destruction, songea Bénédicte, les conséquences à venir seraient inévitables mais sa famille allait se battre contre elle, avec acharnement et assurer une belle vie « au pépé » comme l'appelaient ses filles.

En sortant de la maison de Lucien, Bénédicte jeta un regard sur la cour de la ferme et nota que tout était bien en place. Elle entendait les vaches remuer leur lourde carcasse, leurs sabots en écho. Les « Aquitaine » faisaient cliqueter les abords des barrières en aluminium du râtelier de l'étable. Parmi les animaux de la ferme, la chatte avait de nouveau donné naissance et les petits commençaient à se déplacer, insouciant, semblait-il, à la vie intrinsèque de l'exploitation agricole.

Soudain, en franchissant la porte d'entrée qui donnait directement sur la salle à manger, elle repensa à une conversation avec une de ses clientes qui venait à « la boutique » (c'est ainsi que Bénédicte appelait son local de vente), pour se fournir en viande par le circuit direct. Elle songea qu'elle avait échangé avec cette personne, aussi bavarde qu'elle, peut-être même plus... Elle avait été sensibilisée par la personnalité de cette femme et par son débit de paroles impressionnant. Cette cliente semblait peu pressée par le temps, contrairement à certains acheteurs accoutumés de la ferme. Elle se souvenait à présent qu'elle lui avait confié être formatrice pour les métiers d'aide à la personne, soutenir celle-ci à la maison, lorsqu'elle en avait besoin.

Le visage de Bénédicte s'éclaira et elle pensa qu'il serait peut-être judicieux de lui parler de la situation de son beau-père. C'était une nouvelle cliente qui reviendrait sans aucun doute, faisant suite à une commande anticipée de viande qu'elle avait déjà formulée et qu'elle ne tarderait pas à venir lui acheter. Bénédicte se sentit légèrement apaisée, et elle décida d'entamer la discussion avec Jean-Pierre au déjeuner lorsqu'il rentrerait des champs. Le mois de juin se terminait et la moisson des céréales n'allait pas tarder. La récolte avait lieu chaque année, mais les résultats restaient toujours incertains, tant en qualité

qu'en quantité. Ils étaient plutôt optimistes pour cette fois-ci. Ils n'évoquaient plus les dieux comme autrefois, pour leur donner une récolte abondante, ils faisaient confiance à leur moissonneuse achetée à crédit et qui pesait fort lourd dans la balance de leur budget.

Tenir une exploitation agricole réclamait un soin particulier à propos des comptes. Ainsi, il leur fallait anticiper et prévoir des versements d'argent avant d'obtenir du bénéfice. Bénédicte, avant de connaître son mari, avait entamé des études d'Histoire de l'Art à la faculté, dans sa région du nord de la France et n'était pas spécialement portée sur la comptabilité. Elle avait cependant dû s'astreindre à ce genre d'activité et elle se sentait satisfaite de son investissement et du rôle qu'elle jouait auprès de son mari. Elle se pensait particulièrement compétente pour développer le réseau commercial de la vente de la viande. Elle avait même réussi à faire venir une journaliste pour écrire un article dans le journal *Le Républicain*, celle-ci avait été très intéressée par ce qui se vendait à la ferme, les nouveaux arrivants de l'agglomération nouvelle étant particulièrement férus des circuits directs. Une semaine du goût était désormais organisée chaque année, proposant un circuit au sein de plusieurs fermes de Seine-et-Marne. Bénédicte et Jean-Pierre excellaient dans ce genre de manifestations et ils recevaient chaleureusement les personnes désireuses de leur viande. Toute cette nouvelle publicité à propos de l'alimentation saine et équilibrée ne pouvait leur rapporter que du bon. La nouvelle agriculture était en marche pour leur plus grand bonheur.